

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 51

Artikel: Un recueil manuscrit de l'archiviste Baron : (fin)
Autor: Mogeon, L. / Baron
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216837>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

feu qui fait société, était destinée à recevoir la chaleur invisible d'un poêle.

Pour qui connaît la superbe tour gothique du Magdlen College, tout enveloppée d'une merveilleuse draperie de plantes grimpanes, le contraste est frappant avec l'humble demeure de Pavillard, à la Cité-d'arrière. En 1754, d'ailleurs, le ministre Pavillard quittait cette Cure pour celle de la Cité-dessous.

Il faut aller jusqu'en 1805 pour connaître un des nouveaux habitants de la Cure de la Cité-d'arrière; c'était alors le vénérable et bon professeur François Durand, Français d'origine et ancien moine bénédictin, converti à la religion réformée. Arrivé en 1754 à Lausanne, âgé de 27 ans, il y compléta ses études et fut consacré en 1760. Après un court séjour à Berne, il revint à Lausanne comme sous-diacre, puis professeur d'histoire et de littérature, et, dès 1788, professeur ordinaire de morale et de statistique. Il était recteur de l'Académie aux temps de la révolution vaudoise. Il mourut, aveugle, en 1816, entouré d'affection et de respect. On se rappelle que J.-J. Porchat lui a consacré un aimable poème intitulé: *Durand ou la Cascade de Savabelin*; c'est à ses obsèques que Vinet prononça, au nom de ses camarades, une oraison funèbre remarquable qui valut à son auteur le blâme des autorités, vu le caractère insolite du fait, et l'admiration de ses amis. Durand avait quitté la Cure quelques années avant sa mort.

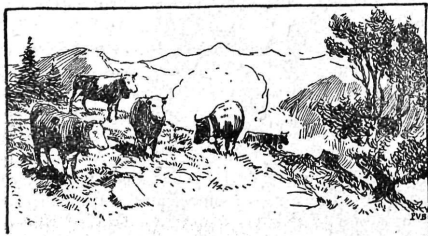
En effet, nous savons qu'en 1810 c'était le doyen Louis Curtat, le second, puis premier pasteur de Lausanne, qui loge à la Cure de la Cité-d'arrière. Il y vécut jusqu'à sa mort. Son cabinet de travail était une petite chambrette, située au bout de la galerie inférieure, donnant sur le jardin par une fenêtre, qu'il arrivait au doyen d'enjamber pour aller arpenter son jardin. Cette chambre d'étude assista à bien des entretiens et fut le lieu où s'élaborent maintes brochures et bien des prédications de Curtat pendant la période si importante du Réveil religieux. Constatons que c'est aussi là que Curtat a dû composer, en 1810, sa fameuse chanson du *Canton de Vaud, si beau!*

Après la mort du doyen, le 29 février 1832, la Cure cessa de servir comme telle et c'est là que s'installa le pensionnat de jeunes gens de M. de Vallière-Challand. Bien des jeunes gens du pays, ainsi le futur pédagogue Jean-Louis Galliard, furent confiés à M. de Vallière, qui avait débuté dans un autre appartement. Mais il y eut surtout beaucoup de jeunes étrangers; citons un prince d'Anhalt, les princes roumains Cantacuzène, avec leur pope à domicile (l'un d'eux, Jean, avait gravé son nom, au diamant, sur une vitre qui, ô merveille, existait encore en 1908), et les trois frères Hohenlohe, dont l'un, qui devait devenir plus tard le 3^{me} chancelier de l'Empire allemand, avait gardé, jusqu'à la fin, un joyeux souvenir de son temps de pension à Lausanne.

N'était-ce pas le cas de raconter brièvement l'histoire de cette antique demeure? G.-A. Bridel.

IMPAYABLE. — Dans un jardin public, on sonne la retraite du soir et tous les promeneurs regagnent lentement la porte de sortie.

— On a beau faire, bougonne le gardien, il y en a toujours qui sortent les derniers.



LES VOLEURS DE VACHES

LES belles cloches d'Ardon sonnent à toute volée, les cloches sonores carillonnent, les cloches saintes chantent, chantent de leur voix grave: «C'est dimanche, c'est dimanche». Et leur voix profonde monte jusqu'aux alpages, pour dire aux pâtres: «C'est dimanche». Là-bas, dans la plaine, les paroissiens des deux châtellenies d'Ardon et de Chamoson vont ouïr la messe à l'église d'Ar-

don. Chamoson, presque englouti, n'est plus qu'un modeste village et n'a pas encore pu reconstruire son église.

Les cloches sonores et joyeuses chantent: «Pâtres, pour tous c'est le beau dimanche. Pendant que, là-bas, dans la plaine, les hommes chantent au lutrin le vieux plain-chant, vous, agenouillés sur l'herbe verte et regardant la vieille église, unissez-vous à la messe». La petite cloche tinte, l'office va commencer.

Tous sont là, à l'exception du vacherou (premier vacher) qui serville les vaches au sommet du pâturage. Il prie aussi, la tête nue, son *pater* (chapelet) à la main. Et d'autres cloches, Nendaz, Saillon, Conthey, lancent aussi leurs sonneries vibrantes dans l'air bleu de ce beau dimanche de juillet. Les vaches, égayées par tous ces carillons, agitent leurs sonnailles: et «Dig, ding, dong», disent les cloches saintes et les gros bourbons, et «Drelin, din, din», font les clarines claires des belles vaches. Moreine, la plus belle, la reine du troupeau, une vache noire avec une étoile blanche au front et des cornes affilées, des cornes de fer, Moreine lève la tête avec inquiétude, elle regarde là-haut, vers le sommet de la montagne, elle regarde de ses yeux songeurs. Elle a l'air de dire: «Maître Pirro, n'entendez-vous pas?...»

Non, maître Pirro, à genoux sur l'herbe verte, son chapelet aux doigts, n'a rien entendu. Moreine s'agite et les autres vaches s'inquiètent... «Que voit donc la reine?», se disent-elles.

Moreine mugit et vingt vaches lui font écho. Le vacherou regarde...

Horreur! voilà une trentaine d'hommes, armés d'arbalètes, de piques, de haches et d'épées, qui accourent et, avant qu'il ait le temps de se relever, deux solides gaillards l'ont baillonné pour l'empêcher de donner l'alarme; et ils lui lient les bras et les jambes.

Un des deux voleurs veut le tuer, mais l'autre dit:

— Non, on peut avoir besoin de lui; le troupeau serait dans le cas de ne pas nous suivre, s'il ne se mettait à sa tête. Je connais les vaches, elles ne suivent pas des inconnus.

C'est une troupe de malandrins qui a passé le Pas-de-Cheville. La bande se divise en deux pour envelopper tous les pâtres et les empêcher de fuir. En quelques minutes, ils sont auprès des pâtres, tournés pieusement vers l'église, et ils fondent sur eux, et tous sont massacrés sans pitié, au moment où, là-bas, la cloche tinte et annonce le moment solennel de la consécration. Et les bandits poussent des cris de joie, ils blasphèment, ils piétinent les cadavres sanglants des pauvres pâtres.

Le crime accompli, ils vont au chalet pour voir s'ils trouveront des deniers mauricois. Peu d'argent, et ils se vengent en faisant main basse sur les provisions et se gorgent de beurre frais et de fromage gras.

Les voici maintenant qui montent vers la vacherie». Ils essayent d'entraîner le troupeau, mais la vacherie ne marche qu'à la suite de la reine, et celle-ci n'avance pas si maître Pirro, le vacherou, ne la guide pas. Impossible de faire avancer la vacherie. Les brigands se décident donc à rendre la liberté à maître Pirro... Il voit alors, là-bas, ses camarades massacrés, mais il se tait. Un projet a germé dans sa tête.

— Je veux bien conduire le troupeau, dit-il, mais, auparavant, je veux boire du bon lait, car je meurs de soif. Tenez, apportez-moi un seillon.

Un des brigands revient bien vite avec un seillon, et tous de dire:

— Donne-nous aussi de ce bon lait-chaud.

Le vacherou remplit deux seillons; il boit le premier, puis il mêle au lait une herbe magique. Les brigands boivent à longs traits le bon lait crèmeux, et bientôt les voilà tous couchés sur le gazon, dormant d'un profond sommeil.

Le vacherou escalade, en courant, le Haut-de-Cry. Il lance un appel avec sa *touba* qu'on entend au loin. Et les gens de Chamoson sortent justement de l'église. Il est près de midi; le curé a fait un beau sermon, mais il était un peu long. Le bon curé d'Ardon est d'avis qu'il ne vaut pas la peine de monter en chaire pour moins d'une heure et, parfois, il prêche pendant cinq quarts d'heure. Son long sermon

a été salubre et voici que tous les gens de Chamoson et d'Ardon peuvent entendre maître Pirro qui chante dans sa touba. Mais le vacherou ne se contente pas de chanter. Il parle dans sa touba de sa voix puissante, il appelle sa femme:

— Guillime, Guillime, Guillime!

La brave «marraine» entend son nom et tout le peuple de Chamoson écoute:

— Guillime, Guillime, Guillime!

Les échos répètent au loin cet appel.

— Tiens, disent les gens, voilà un bon mari; il salue de loin sa femme et se languit loin d'elle.

Et la voix lointaine reprend:

— Ecoute, Guillime, écoute Pirro, ton mari, le vacherou. Des brigands d'au delà des monts sont venus; ils ont tué tous les pâtres. Seul, je suis encore en vie. Avec une herbe qui fait dormir, je les ai rendus impuissants pour quelques heures. Guillime, dis aux hommes de Chamoson de monter nombreux avec des armes...

Le vacherou se couche, épuisé. Les veines de son cou ont sauté, tant il a crié fort; mais non seulement Guillime, sa marraine, a entendu, mais toute la commune et cent hommes, au moins, escaladent les pentes en courant, tous bien armés. Des amis d'Ardon se sont joints à eux... Le vacherou reste là, immobile, un flot de sang jaillit de sa bouche...

Quand les chamosards et les ardonins arrivèrent, ils trouvèrent les brigands encore dormants et tous, jusqu'au dernier, furent assommés sans pitié.

Guillime, elle, courait à la recherche de son mari. Le soir tombait, quand elle le découvrit, couché au sommet du Haut-de-Cry...

Il lui fallut bien des semaines pour recouvrer la santé...

Depuis ce jour, on donna, aux pâtres, des armes pour se défendre en cas d'agression future, mais on ne revint plus jamais les inquiéter.

Un des brigands, paraît-il, s'était éveillé avant les autres et, ne pouvant tirer de leur sommeil ses camarades, il s'était caché au sommet du pâturage, derrière un rocher, le rocher noir, et il avait tout vu. Il s'en retourna au delà des monts et raconta comment l'expédition avait tristement échoué...

Chanoine J. Gross.

(Extrait d'un volume en préparation: *Au bon vieux temps, récits et légendes du Valais romand.*)

La livraison de décembre 1921 de la *Bibliothèque Universelle et Revue Suisse* contient les articles suivants: P. M. de Munnynck, prof. à l'Université de Fribourg: Henri Pirenne; Vahiné Papaa: En route vers Tombouctou (5^{me} partie); André E. Sayous: L'aide financière à l'Autriche; Henri Druey: La révolution vaudoise de 1845 (Récit publié par Aug. Reymond); Charles Burnier, prof. à l'Université de Neuchâtel: Les épigrammes champêtres de Martial et les odes rustiques d'Horace; Henri Federer: Un étrange compagnon de route; Lettre de Paris (Jean Lefranc); Chroniques allemande (A. Guillard), scientifique (Henry de Varigny), politique (Ed. Rossier), suisse romande (Maurice Milloud); Table des matières du tome CIV; Revue des livres.

La *Bibliothèque Universelle* paraît au commencement de chaque mois, par livraisons de 200 pages.

UN RECUEIL MANUSCRIT DE L'ARCHIVISTE BARON

(Fin.)

En parlant de Glion, situé plus haut, non loin pourtant de l'endroit, au bord du lac, où se célèbre la Fête des Narcisses, notre précieux guide nous apprend «que chaque année, l'un des dimanches de juillet, il y a à Glion une jolie réunion champêtre, appelée la *Fête des Cerises*, qui y attire, de Vevey et des villages inférieurs, nombre de personnes des deux sexes et de tout âge qui y respirent un air pur, y trouvent des divertissements simples et innocents et, au besoin, un abri dans la petite auberge nouvellement établie: *Au Chasseur Vaudois.*»

Nous pourrions encore parcourir Villeneuve et ses humides plaines, aller au «Boveret», à St.-Gingolph, au Pas de Bret, situé tout près, au bord du lac, à l'endroit, dit la tradition, «où existait le bourg de Tauretunum qui, l'an 563, fut enseveli sous une montagne qui s'éroula et refoula brusquement les

eaux du lac sur ses deux rives et les submergent.

A Meillerie, célébré par J.-J. Rousseau. A Bex, aux environs si pleins de souvenirs poétiques.

Ici, nous rencontrons huit feuillets bleus, vierges de toute écriture. A quoi étaient-ils destinés? Mystère. C'est du bleu. Pour Château-d'Oex, «verts pâtures», c'est du vert. Dans la montagne de Corjeon, il y a «le petit lac temporaire de Mokawsa et une source intermittente». La même couleur est réservée à la description de la verdoyante campagne broyarde. Moudon, la ville, est jaune; on y voit «de belles maisons, plusieurs hôtels et auberges rebâties à neuf et proprement tenus, surtout l'hôtel Bellevue et l'hôtel Victoria.»

On revient au rose: Payerne où, sur le pont de la Broye, se lit une inscription votive portant une dédicace à Jupiter. Le 15 août 1818, avait lieu l'épouvante cérémonie de la translation des cendres de la reine Berthe de l'Eglise abbatiale dans la Chapelle:

«Quatre jeunes filles en robe blanche portaient un petit cerceuil de bois recouvert d'un schall noir à franges d'argent et d'une pièce de percale blanche»; il fut déposé dans un tombeau recouvert ensuite d'une table de marbre; un hymne, avec accompagnement d'orgue, fut chanté par trente jeunes payernoises.

Enfin, Avenches (jaune bistre) fait l'objet de huit pages, qui portent cette dédicace: «Aventicum, olim Caput gentis... aujourd'hui, la maison flotte sur tes débris.»

L'empereur Tite en fit une colonie romaine où s'établirent les vétérans, dont plusieurs Helvétiens, qui avaient fait la campagne et la conquête de la Judée. En l'an 70. Ils fondèrent, eux ou leurs descendants, la *Nante Aruvanci Aramici*, c'est-à-dire la Société des bateliers qui desservaient les lacs de Morat, de Neuchâtel, de Bienne et descendaient, par la Thièle, jusqu'à Olten.

Si le lecteur a eu la patience de nous suivre jusqu'ici, c'est qu'il est bien charitable. Mais, vraiment, nous avons un scrupule de le quitter avant de transcrire encore quelques lignes. Ne pardons pas les perles de Baron, qui, au-dessous d'une vignette représentant un lièvre aux abois, dit:

«Le Gros-de-Vaud est un bon pays de chasse, surtout au lièvre qui y abonde, ainsi que le renard.»

Nous pensons que ces mots n'étaient pas écrits au figuré:

«On y chassait autrefois le sanglier, le chevreuil et même le cerf... On y prend ou tue encore quelques ours et des loups, pour lesquels l'état et les communes donnent des primes.»

Autre vignette consacrée à la bécasse:

«Les plaines marécageuses d'Yverdon et d'Orbe abondent en gibier aquatique...»

Il faut décidément renoncer à poursuivre. Chaque localité vaudoise a sa part d'attention bienveillante, et celles que, sans le vouloir, nous passons ici sous silence, bénéficient de notices tout aussi soignées que celles dont nous n'avons pu que faire des extraits, à la hâte... Nous ne sommes plus aux temps poétiques où un citoyen vaudois considérait comme un devoir patriotique de laisser courir sa plume, pour le plaisir, en dilettante. Aujourd'hui, c'est le mot du libraire de Baron qui prime tout: l'argent. *Pagate*: Horreur si vous voulez, cette horreur m'est chère. J'essaie du moins de m'en convaincre. Ce qui est certain, c'est que faire un voyage en compagnie du vieil et si sympathique archiviste vaudois est une jouissance à la portée de tous ceux qui visitent la Bibliothèque cantonale, où ils peuvent prendre rendez-vous avec le complaisant cicerone.

L. Mojeon.

DANS LE TRAIN. — Les chemins de fer sont tout de même une belle invention.

— Admirable, c'est à eux que je dois ma fortune.

— Vous? Je vous croyais photographe.

— Mes deux tantes et ma belle-mère ont été tuées dans un déraillement!

UNE REPONSE MALICIEUSE. — Mademoiselle, jour et nuit je ne pense qu'à vous.

— Ah! c'est pour cela que vous avez l'air si endormi.

LE FEUILLETON



L'ILE DES MARMITONS

(Conte d'une vieille fille à ses neveux)

Césaro, pour mieux voir défilier les troupes, était monté sur une borne, et là, il se tenait droit comme un piquet, fier comme un Ecossais, examinant toute chose avec attention. D'abord, cette multitude de bonnets de coton, tous de même forme et surmontés de la même mèche, lui parut pécher par une sorte d'uniformité qu'on pouvait accuser de monotonie; mais bientôt son œil finit par s'exercer à saisir des nuances d'abord imperceptibles; il remarqua des différences sensibles entre un bonnet de coton et un autre; et, enfin, il découvrit qu'à la manière plus ou moins coquette ou sévère dont le bonnet était placé, on pouvait deviner le caractère et les habitudes de celui qui le portait. C'était là le secret de la reine, secret que pas un de ses ministres n'avait encore pu pénétrer.

Avec tout l'extérieur d'une marmite, cette princesse avait le regard d'un aigle et il lui suffisait de voir un homme passer devant elle, coiffé d'un bonnet de coton, pour savoir s'il était paresseux, buveur, brave ou poltron, stupide ou spirituel, fat ou bon enfant: ce système d'observation était infail- lible.

La reine apercevait-elle un bonnet de coton placé sans soin et de travers:

— Voilà un mauvais sujet, se disait-elle.

Le bonnet était-il, au contraire, posé coquettement un peu sur l'oreille:

— Voilà un garçon soigneux et intelligent, se disait-elle.

Et alors elle lui confiait des fonctions importantes.

Ceux qui portaient leur bonnet tout en arrière, la mèche tombant sur le cou, n'étaient jamais employés par la reine; en effet, c'étaient toujours les niais, de francs imbéciles.

Les élégants, les dandys du pays, non-seulement posaient leurs bonnets de coton d'une manière tout à fait particulière, mais encore ils en faisaient légèrement friser la mèche; ils allaient même jusqu'à en faire broder la pointe, les uns en soie, les autres en perles ou en or, ce qui leur donnait l'air fort ridicule et prétentieux; de plus, cela était contraire à la loi; mais la reine tolérait cette infraction, parce qu'elle les entraînait dans de folles dépenses et que cela faisait aller le commerce.

Ceux qui enfonçaient leur bonnet presque sur les yeux étaient des gens graves et soupçonneux, dont on faisait des maîtres d'école, des douaniers ou des ambassadeurs.

Les jeunes gens qui portaient ledit bonnet tout à fait sur l'oreille, comme s'il allait tomber, étaient des tapageurs, querelleurs, de mauvaises têtes; on en faisait des soldats et, les jours de grands périls, ils faisaient des miracles. Ailleurs, on en aurait fait des magistrats et ils auraient sans doute perdu le pays; le tout est de connaître à quoi chacun est bon; car un défaut bien employé vaut mieux qu'une belle qualité mal placée; c'est ce que la reine Marmite comprenait à merveille et c'est pourquoi elle avait ordonné que tous ses sujets fussent également vêtus en marmitons. Jamais peuple ne fut plus sagement administré. Eh bien! tout cela venait de ce scélérat de petit bonnet de coton qui trahissait votre caractère à votre insu. Voyez un peu à quoi tiennent les grandes choses.

Césaro devina ce secret, parce qu'il avait de l'esprit et, surtout, parce qu'il n'avait aucune sottise; car c'est la sottise des jeunes gens qui les empêche de comprendre et de deviner: un autre, à sa place, loin de s'appliquer à démêler le pouvoir d'un usage si bizarre, s'en serait moqué à cœur joie, aurait levé les épaules de mépris et s'en serait allé en disant:

— Quel peuple stupide d'obéir à cette folle princesse!

V
Le Langage à la mode.

Cependant la reine Marmite avait remarqué Césaro; rien qu'à la manière gentille et gracieuse dont il avait mis son bonnet de coton, elle avait reconnu en lui un garçon d'esprit. Il est vrai de dire aussi que la façon hardie dont il était monté sur cette pierre, sa jolie tournure, son air distingué, sa physi- nomie à la fois fière et bienveillante, parlaient d'avance en sa faveur; il aurait pu plaire même sans bonnet de coton, et l'observateur le moins habile aurait pu deviner, au premier coup d'œil, que c'était un enfant plein de courage et d'intelligence.

Quand toutes les troupes eurent défilé, en bon ordre vraiment, Césaro fut fort surpris de voir un marmiton, monté sur un cheval superbe, se détacher du cortège de la reine et venir à lui fort civilement.

— La reine brûle de vous parler, dit le chambellan à Césaro; suivez-moi jusqu'au palais.

Césaro obéit.

Chemin faisant, il remarqua que tous les chevaux des chevaliers d'honneur de la reine étaient couleur café au lait; il s'en étonna. Il s'aperçut aussi bientôt, en écoutant les diverses conversations des courtisans qui marchaient devant lui, que tous les mots dont ils se servaient étaient des termes de cuisine, que toutes les images de leurs discours étaient empruntées à l'art culinaire.

Cela s'expliquait à merveille: la reine étant fort gourmande, il était tout simple que les gens de sa cour, pour lui plaire, cherchassent à flatter, dans leur langage, la passion qui la dominait.

— Quel plat nous servira-t-on demain au conseil? disait l'un.

Cela voulait dire: Quelle loi aurons-nous à discuter?

— On nous *milonne* quelque nouvel impôt, disait un autre.

— Cela serait dur à *digérer*, répliquait-on.

— Rassurez-vous, messieurs, reprenait un troisième, la reine n'a point *goûté* ce projet, elle s'est même emportée comme une *soupe au lait* à la seule idée de *pressurer* son peuple.

C'est ainsi que l'on s'efforçait de parler à cette cour; les proverbes les plus à la mode étaient: *Allonger la sauce*; ou: *La sauce vaut mieux que le poisson*; ou bien encore: *Il n'attache pas ses chiens avec des saucisses*; et cent autres phrases de ce genre qu'on croyait devoir plaire à la reine.

(A suivre.) M^{me} E. de GIRARDIN.

ROYAL BIOGRAPH. — Ainsi que l'on peut s'y attendre, *El Dorado* produira certainement la plus profonde impression sur les spectateurs. *El Dorado* est une des plus belles productions qui nous ait été donné de voir depuis longtemps. Au même programme: *Un valet bien stylé!* succès de fou-rire, avec le désopilant singe-artiste Joé Martin, et *Dix minutes au Music-Hall*, avec ses attractions toujours très appréciées.

Dimanche 18, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30. Jeudi 22 courant, à 8 h. 30 du soir, spectacle au bénéfice du personnel et des musiciens de l'établissement.

KURSAAL. — Samedi soir, à 8 h. 30, et dimanche, en matinée et en soirée, trois représentations de la joyeuse opérette: *Les Fétards*, musique de Victor Roger, avec la nouvelle première chanteuse, Mlle Gilberte Andrée. La duègne, Mme Mico, y est vraiment extraordinaire.

Lundi, relâche. Prochainement: *Princesse Dollars*.

PHOTO-PALACE 1, RUE PICHARD

Photographies .. Agrandissements .. Travaux pour amateurs] ..

Noblesse
vermouth délicieux
SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.